

Une rationalisation paradoxale du travail intellectuel: l'étrange cas du *Journal d'Amiel*

Jacob Lachat



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/edl/4374>
DOI : 10.4000/edl.4374
ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2023
Pagination : 51-73
ISBN : 978-2-940331-81-9
ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Jacob Lachat, « Une rationalisation paradoxale du travail intellectuel: l'étrange cas du *Journal d'Amiel* », *Études de lettres* [En ligne], 320 | 2023, mis en ligne le 05 juin 2023, consulté le 06 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/edl/4374> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.4374>

UNE RATIONALISATION PARADOXALE
DU TRAVAIL INTELLECTUEL :
L'ÉTRANGE CAS DU *JOURNAL D'AMIEL*

L'écriture d'un journal personnel, plus encore que d'autres pratiques autobiographiques, est liée à la façon de penser et d'organiser son travail au quotidien. Elle permet de conjurer la hantise du temps perdu et, à travers un regard réflexif sur les journées écoulées, de corriger l'instabilité d'une existence parfois dispersée ou oisive. Les écrivains qui tiennent un journal tentent souvent de ressaisir et de mettre en place les conditions dans lesquelles ils élaborent leurs recherches et leurs ouvrages. Cet article se penche sur le cas célèbre d'Henri-Frédéric Amiel. Il montre comment cet homme de lettres genevois a recouru à l'écriture diaristique pour tenter de rationaliser, parfois jusqu'à l'obsession, non seulement son travail quotidien, mais son rapport à la vie intellectuelle dans son ensemble.

This Book is my Savings Bank.
R. W. Emerson, *Journals*, January 1834.

Les journaux d'écrivains sont des objets particulièrement intéressants pour étudier les représentations et les expériences du travail. L'emploi du temps consacré aux tâches quotidiennes y occupe une place cruciale. Il est même constitutif de l'écriture du journal depuis ses origines. Celle-ci apparaît à l'époque moderne comme une pratique normative destinée à conjurer la hantise du temps perdu, notamment des heures et des jours passés à ne pas travailler¹. Elle relève des « techniques de soi » (selon l'expression de Foucault), dans la mesure où elle est censée aider à corriger

1. Sur l'histoire de la pratique diaristique, voir R. A. Fothergill, *Private Chronicles*, P. Pachet, *Les baromètres de l'âme* et Ph. Lejeune, *Aux origines du journal personnel*.

l'instabilité d'une existence parfois dispersée et oisive, et ainsi favoriser l'amélioration des occupations qui scandent le rythme des jours à l'horizon des cadres de sociabilité privés ou publics. Même quand ils y transcrivent leur vie intime, les écrivains qui tiennent un journal tentent de ressaisir et d'amender les conditions dans lesquelles ils élaborent leurs recherches et leurs ouvrages. Benjamin Constant, que l'on considère parfois comme « l'inventeur » du « ton caractéristique du genre »², manifeste par exemple le souci permanent de ses projets intellectuels dans un langage méthodique qui confine parfois à la sécheresse administrative. Cet usage du journal apparaît également sous la plume de Maine de Biran, qui a conçu l'écriture de ses cahiers comme une méthode d'observation et de perfectionnement de soi. Pour ces deux diaristes, le journal sert à développer un contrôle de soi par un retour critique sur le quotidien.

Le journal de l'écrivain genevois Henri-Frédéric Amiel permet précisément d'interroger un tel recours à l'écriture diaristique. Dès sa première publication sous le titre *Fragments d'un journal intime* entre 1883 et 1884, il fut perçu comme un véritable événement éditorial et comme une révolution dans l'histoire du genre. Il connut aussitôt une réception importante dans les milieux littéraires parisiens et genevois, et il attira également l'attention de nombreux médecins en raison de son ampleur et de son degré d'introspection psychologique³. Plus tard, grâce aux travaux de Georges Poulet⁴ et de Luc Boltanski⁵, qui ont beaucoup œuvré à la redécouverte du journal dans les années 1960-1970, Amiel est devenu l'emblème de l'écrivain anéanti par la conscience de soi, dont les écrits offrent une méditation profonde sur le temps humain, mais aussi l'incarnation d'un esprit calculateur, avatar helvétique de l'« éthique protestante » jadis étudiée par Max Weber. Ces travaux ont souligné (dans une perspective très différente) ce qui fait du journal d'Amiel un

2. Voir P. Pachet, *Les baromètres de l'âme*, p. 87.

3. Paul Bourget, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, y a vu l'un des témoignages les plus explicites de la « décadence » en littérature. Le médecin Pierre Janet, spécialiste des névroses peu avant Freud, y a pour sa part puisé de nombreuses citations pour décrire le mécanisme de la psychasthénie (névrose obsessionnelle). Sur ces lectures, voir P.-H. Castel, « Amiel, ou la métamorphose de l'obsédé ».

4. Parmi les nombreux essais que Poulet a consacrés en partie au journal d'Amiel, outre la préface de l'édition intégrale, il faut mentionner en particulier les titres suivants : *Les métamorphoses du cercle*; *Mesure de l'instant*; *Entre moi et moi*.

5. L. Boltanski, « Pouvoir et impuissance ».

objet si particulier : une organisation obsessionnelle de l'existence et des réflexions en spirales sur les prédispositions et les conditions à rassembler pour produire une œuvre qui ne s'écrit jamais⁶.

Il s'agira ici d'examiner la façon dont Amiel conçoit et organise son travail, en considérant à la fois sa représentation *dans* le journal et son expérience *par* le journal. Riche de douze volumes publiés aux éditions de L'Âge d'Homme entre 1976 et 1994, la version intégrale de son *Journal intime* regroupe aujourd'hui la totalité des 173 cahiers rédigés sur plus de quarante ans, depuis ses 17 ans jusqu'à sa mort en 1881⁷. Outre leur caractère imposant et, pour tout dire, intimidant, ces volumes présentent la singularité de poser de manière insistante la question du travail intellectuel, de son statut, de sa pratique et de sa finalité. Amiel a nourri tout au long de sa vie l'ambition d'être reconnu comme homme de lettres, sans pour autant parvenir à incarner ses aspirations dans des publications d'envergure, à l'exception de quelques recueils de poésies et d'essais critiques⁸. Si son journal peut se lire comme un vaste examen de conscience dont l'objectif est le bon usage des journées de travail, ou comme un livre de raison qui offre quotidiennement le bilan des tâches dévolues à la lecture, à l'écriture et aux enseignements universitaires, il témoigne surtout des efforts fournis dans l'accomplissement de projets qui n'ont jamais vu le jour. Les dizaines de milliers de notes qui le composent révèlent une rationalisation morale et économique du travail intellectuel, mais dont le rendement final s'avère quasiment nul, précisément parce que le temps passé à organiser le travail dévore le temps du travail.

J'aimerais étudier en détail cette rationalisation paradoxale du travail intellectuel. À rebours des approches qui envisagent les journaux d'écrivains comme des textes où se découvrent les replis cachés d'esprits singuliers, mon propos consistera surtout à lire le journal d'Amiel comme un instrument de fabrication de l'intellectuel au travail : un instrument

6. Dans le sillage de Poulet, de nombreux lecteurs d'Amiel se sont concentrés par la suite sur la dimension phénoménologique et mélancolique de son journal, notamment Ph. Amen, M. Braud, J.-M. Le Lannou. Voir bibliographie.

7. H.-F. Amiel, *Journal intime*, éd. B. Gagnebin, Ph. M. Monnier, désormais abrégée *JJ*.

8. Hormis les nombreux textes parus dans la *Bibliothèque universelle* et la *Revue suisse*, mentionnons les volumes suivants : *Grains de mil, poésies et pensées*, *Il Penseroso, poésies-maximes*, *La Part du rêve, nouvelles poésies*, *Jour à jour, poésies intimes*.

particulier, certes, mais à partir duquel il est possible d'ouvrir des interrogations plus générales sur les formes de la vie littéraire et savante. Comment les écrivains rendent-ils compte de leurs activités intellectuelles? Quelle fonction et quelle valeur accordent-ils à leurs écrits intimes au sein de leurs travaux? Telles sont les questions qui seront à l'horizon de ma lecture.

Le problème de la vocation

La question du travail apparaît très tôt dans le journal d'Amiel. Dès les premiers cahiers rédigés au tournant des années 1840, alors qu'il tient encore un compte irrégulier de ses journées, le jeune intellectuel consigne de nombreuses notes où s'exprime son souci d'une carrière d'homme de lettres. Les tiraillements qui l'habitent convergent pour la plupart vers l'idée de vocation, seul critère pertinent selon lui pour s'orienter dans le monde des savoirs :

Un point que je n'ai pas encore emporté, c'est le choix d'une vocation. Incertitude. Il faudrait savoir au juste, quelles facultés sont les plus développées en moi. Maudite phrénologie, que n'es-tu vraie? que de tourments tu nous abrégerais. – Je commence pourtant à m'apercevoir que l'orgueil m'aveugle à mon insu. J'aime trop à m'imaginer que mes moyens portent sur tout également, il ne doit pas en être ainsi, je me trompe moi-même. – Malgré tout, la matière à choisir est encore trop vaste pour moi, et je suis incertain, s'il vaut mieux une branche spéciale, ou un grand ensemble, rapporté à un but, peut-être trop éloigné⁹.

Tout juste âgé de 19 ans et encore incapable de se décider entre une voie philosophique, littéraire ou théologique, Amiel rêve déjà d'embrasser un horizon de connaissances assez large pour satisfaire sa curiosité débordante. La multiplicité de ses centres d'intérêt, de même que la variété des idées esquissées dans ses notes, le conduisent à imaginer des projets qui sont autant de promesses encyclopédiques :

9. *Jl*, 8 octobre 1840, t. I, p. 154.

Aujourd'hui à la tombée de la nuit, je me suis mis à réfléchir, comme avant mon voyage, sur un système de vie, sur un plan immense de travail, tel qu'on serait tenté de l'entreprendre, si l'on oubliait qu'on ne dispose que de forces humaines. – Nature, humanité, astronomie, sciences naturelles, mathématiques, poésie, religion, beaux-arts, histoire, psychologie, tout doit rentrer dans la philosophie, comme je la conçois; et j'oubliais la physiologie, la médecine, tout le côté mixte de l'homme et du monde¹⁰.

L'idéal vocationnel d'Amiel se manifeste par un attrait vertigineux pour l'univers infini des connaissances. Pour tracer sa voie dans la forêt des savoirs, pour embrasser un champ suffisamment étendu de matières et de pensées, il faut un but à la fois existentiel et pratique (un « système de vie » qui soit aussi un « plan immense de travail »). Et pour trouver ce but, certaines lectures peuvent servir de guides. Passionné de philosophie allemande comme beaucoup d'intellectuels de son temps, Amiel s'enthousiasme pour les écrits de Johann Gottlieb Fichte, notamment l'ouvrage intitulé *Über die Bestimmung des Gelehrten* (1794), dont la traduction française vient de paraître en 1838¹¹. Cet ouvrage, issu d'une série de conférences données à Iéna, joue un rôle essentiel dans la diffusion de la pensée idéaliste de la vocation. Fidèle à la tradition de la *Bildung*, Fichte assigne au savant la tâche de se perfectionner soi-même dans le but d'encourager, ni plus ni moins, le progrès de l'humanité. La vocation, selon lui, n'est jamais subie; elle implique une détermination éthique et un investissement quotidien dans la réalisation d'un but à la fois individuel et commun. Cette conception idéaliste de l'engagement dans la vie savante, dont Judith Schlanger a montré qu'elle participe d'une « longue moralisation du thème de la vocation »¹² bien au-delà du romantisme allemand, est très prégnante dans les premiers cahiers d'Amiel. Lors de son séjour à Berlin, entre 1844 et 1848, il revient avec opiniâtreté sur le problème de la vocation dans des termes fortement inspirés de sa lecture de Fichte. Il envisage la réalisation d'une « œuvre » qui prendrait appui sur les quatre grands piliers du savoir: la « philosophie pure », les « sciences naturelles », l'« histoire générale » et la

10. *Ibid.*, p. 156.

11. Amiel résume sa première lecture de ce livre le 12 octobre 1840. Il y reviendra fréquemment par la suite.

12. J. Schlanger, *La vocation*, p. 82.

« linguistique »¹³. Mais cette ambition encyclopédique est ralentie par d'autres projets plus immédiats. Envisageant plus concrètement son avenir professionnel en Suisse, Amiel prépare son retour à Genève, où il brigue la chaire de Littérature française et d'Esthétique mise au concours par l'Académie¹⁴. Il fait alors face à des choix stratégiques pour se placer au sein des cercles intellectuels romands, et se trouve contraint de revoir à la baisse ses aspirations vers un savoir universel.

Ses projets encyclopédiques ne s'évaporent pas pour autant dans le ciel des idées, mais s'accroissent au contraire dans les pages du journal. Parmi les listes où sont consignées d'innombrables notes de lectures et notes d'intentions, on découvre par exemple que le jeune diariste envisage l'écriture d'un « grand ouvrage sur la science humaine » dans lequel il entend, tout bonnement, « concentrer [sa] *Weltanschauung* »¹⁵. En 1852, alors qu'il vient d'être nommé professeur à Genève, il réfléchit encore à se « tourner résolument vers la littérature, faire des études de penseur et d'écrivain », et énumère des moyens plus ou moins abstraits pour parvenir à ses fins : « étudier nos classiques, les grands auteurs », « emboîter le pas de la tradition », « ouvrir un nouvel idéal, dégager une *Weltanschauung* de la science, de la vie, de la nature, de l'art – aider à la tâche de l'époque, qui est de reconstituer une société », « reprendre les grands problèmes qui nous agitent, et travailler à leur solution », « chanter l'épopée humaine, la montrer », « échelonner cet immense travail en une série d'œuvres subordonnées »¹⁶, etc. De tels projets confirment que l'idée d'« œuvre » ne se limite pas pour lui à la simple publication d'ouvrages littéraires ou philosophiques. Elle est dotée d'un sens éthique qui permet de se projeter existentiellement dans une carrière intellectuelle. C'est d'ailleurs pourquoi Amiel ne cesse de mettre en rapport, dans le vocabulaire très genré (et, à l'occasion, misogyne) qui caractérise sa prose, son travail de pensée avec son identité d'homme de lettres : « Être vraiment homme, c'est avoir un moi intellectuel »¹⁷. Cette assimilation de la virilité au travail intellectuel le poussera sa vie durant à chercher

13. *Jl*, 15 mars 1848, t. I, p. 263.

14. Il entame pour cela la rédaction d'un mémoire consacré au *Mouvement littéraire dans la Suisse romane* (1849). Sur ce texte et le rôle d'Amiel dans le champ littéraire romand, voir D. Maggetti, *L'invention de la littérature romande, 1830-1910*, p. 67-92.

15. *Jl*, 8 mai 1851, t. I, p. 964.

16. *Jl*, 23 septembre 1852, t. II, p. 275 sq.

17. *Jl*, 16 novembre 1849, t. I, p. 561.

une épouse, car le mariage, dans sa conception, est la condition *sine qua non* de la réussite sociale d'un écrivain, d'autant plus quand celui-ci se dit appartenir à la catégorie des « pauvres petits rentiers qui ne sont exposés à aucun bénéfice compensateur et imprévu »¹⁸ :

Mariez-vous et faites votre volume : tout tourne autour de ces deux réclamations et je me les fais depuis longtemps¹⁹.

Le projet d'une « œuvre » apparaît comme la perspective nécessaire à l'accomplissement de la « vie du lettré » (pour emprunter une formule de William Marx). Amiel y revient continuellement au fil du journal, à la manière d'une litanie. Et jusqu'à la fin de ses jours, il s'inquiétera de la réalisation de soi comme écrivain et penseur, tout en conférant à son travail quotidien un sens religieux encore présent dans la notion de vocation²⁰.

La question de l'« œuvre » invite en outre à examiner les procédés qu'utilise le diariste pour s'assurer que ses activités intellectuelles le portent vers son but. Dès les premières notes de ses cahiers, Amiel adopte un mode d'énonciation très fréquent dans la pratique du journal : l'interpellation de soi à la deuxième personne du singulier²¹. Dans les moments de doutes relatifs à son avenir, il arrive qu'il se questionne lui-même sur la signification profonde de son travail : « Quelle est ta mission ? »²² Le recours à cette forme interpellative lui permet de se rappeler l'objectif moral qu'il s'est fixé pour accomplir ses projets, sans pour autant avoir à les décrire avec précision. Mais il arrive aussi que l'adresse bascule vers l'exhortation et qu'Amiel fasse usage de la deuxième personne pour s'apostropher :

Il faut en finir avec la vie de réceptivité exclusive et produire. *Conclure et réaliser, c'est-à-dire produire et spécialiser* : cela presse. Tu auras bientôt 27 ans. Ta jeunesse, ta force, doit servir. Si ta vie ne doit pas s'évaporer inutile, il te faut te concentrer sans retard. *Tu dois t'imposer une œuvre.*

18. *JJ*, 14 janvier 1866, t. VI, p. 138.

19. *JJ*, 7 août 1856, t. III, p. 142. Pour un éclairage complet sur le rôle du mariage et des femmes dans la vie sociale et professionnelle d'Amiel, voir L. Boltanski, « Pouvoir et impuissance ».

20. Le processus de sécularisation qui fait passer la vocation d'un sens religieux à un sens professionnel est longuement décrit par Schlanger dans *La vocation*.

21. Sur ce point, voir l'analyse classique de J. Rousset, « Un texte sans destinataire ? ».

22. *JJ*, 5 mai 1848, t. I, p. 273.

Une ŒUVRE! que ce soit ta pensée de tous les jours. Travaille pendant qu'il est jour; tu as la responsabilité du talent qui t'a été confié²³.

Dans le journal, le caractère religieux des interpellations se matérialise dans ce genre d'exhortations formulées par devers soi sur le ton des paroles de l'Évangile²⁴. La formule «Travaille pendant qu'il fait jour», qui apparaît dans la citation ci-dessus et qu'Amiel utilise à plusieurs reprises dans ses cahiers, est par exemple directement inspirée de Jean (ix, 4). Elle s'accompagne ailleurs d'autres exhortations plus rigoristes, dont le rythme heurté n'est pas sans évoquer les rituels d'auto-flagellation: «Rachète le temps. Ceins tes reins. Obéis. Supporte»²⁵. Ou encore:

Simplifie ton désir; ne demande rien; remplis ta fonction quotidienne et n'attends quoi que ce soit; ceins tes reins et si tu te surprends à soupirer pour les chimères évanouies, serre la courroie plus fort. Voilà tout²⁶.

C'est donc la Bible à la main qu'Amiel dialogue avec lui-même. Le recours à deux instances pronominales permet de transformer son écriture *de soi* (expression de l'intériorité) en une écriture *à soi* (adressée par une instance extérieure) qui lui rappelle, comme à travers le jugement d'une autorité surplombante, le sens de son existence laborieuse. Une façon ne pas perdre de vue le caractère spirituel de son ascèse et de se convaincre que c'est bien sous le regard de Dieu qu'il travaille.

Ces énoncés, de même que la vision du monde qu'ils impliquent, sont évidemment empreints de culture protestante. Ils sont tout particulièrement marqués par l'éducation calviniste que reçut Amiel, et qu'il n'a jamais reniée. Celle-ci constitue la basse continue du journal et y informe de bout en bout la conception du travail comme exercice spirituel. Mais au-delà de cette dimension culturelle, il convient d'observer la manière dont le journal imbrique le sens religieux de la vocation et la pratique régulière de l'écriture de soi. La vocation n'est jamais un point de départ

23. *JJ*, 15 mars 1848, t. I, p. 262.

24. Sur cet usage spirituel du journal, voir les ouvrages d'A. Tripet et d'E. Tabet en bibliographie.

25. *JJ*, 30 janvier 1861, t. IV, p. 51.

26. *JJ*, 29 mai 1866, t. VI, p. 403.

pour Amiel, une aspiration originelle qui agirait comme le moteur des occupations intellectuelles. Elle est toujours présentée comme un objectif à atteindre, un horizon à conquérir. Bien qu'il soit difficile de se représenter la forme concrète que revêt le choix d'une vocation – Amiel se garde bien de décrire précisément les contours professionnels de sa destinée –, on comprend que le diariste cherche à y tendre par le moyen d'une éducation morale au travail quotidien. Se forger des « habitudes de lecture journalière »²⁷, corriger les lacunes de l'apprentissage scolaire, entrer dans l'âge de raison en devenant son propre maître: c'est à l'aune de telles valeurs que se construit son éthique de la vie savante. Le journal n'est pas seulement pour lui le réceptacle des confidences ou des frustrations; il est censé conduire à une forme de maturité en pliant l'existence à des « habitudes de travail » et à des « habitudes sociales »²⁸ afin de « vivre pratiquement »²⁹, mais toujours dans la perspective d'une œuvre à venir. Si cette œuvre acquiert une portée universelle, c'est que, en bonne logique chrétienne, la « mission » de l'homme de lettres est conçue sur le même plan que celle de tout travailleur :

Chacun a son œuvre. Tous nous travaillons à l'œuvre de notre espèce, à dégager la mission de l'humanité et à la réaliser. Le cordonnier qui coud une semelle, sert par une foule d'intermédiaires à agrandir la vie de Dieu dans l'homme³⁰.

Dès le départ, le journal est ainsi utilisé comme un instrument pour se forger une hygiène de vie, ce qu'Amiel nomme parfois une « méthode de la vie »³¹. Cette hygiène prend appui sur un ensemble d'impératifs moraux destinés, pour la plupart, à aiguïser l'implication dans le travail. Grâce aux résolutions qu'il s'impose, l'écrivain entend garder un contrôle implacable sur son emploi du temps et, partant, échapper à la pente qui le fait naturellement glisser vers la curiosité et la dispersion.

27. *JJ*, 15 décembre 1849, t. I, p. 601.

28. *JJ*, 25 novembre 1849, t. I, p. 573.

29. *JJ*, 16 mai 1851, t. I, p. 972.

30. *JJ*, 15 mars 1848, t. I, p. 262 *sq.*

31. *JJ*, 13 mai 1847, t. I, p. 252; 11 août 1855, t. II, p. 1117.

L'ordre comptable du temps

Si le journal est pour Amiel le lieu d'expression d'une morale de la vocation, il est aussi le support où peuvent prendre forme le bilan des tâches effectuées (lectures, enseignements, entretiens, etc.) et l'organisation des travaux à accomplir. Cet usage administratif de l'écriture de soi, dont on trouve de nombreux exemples dans maints journaux d'écrivains³², ne doit pas être négligé : il hérite des méthodes d'emploi du temps qui se sont développées au tournant du XIX^e siècle, notamment dans les travaux de Marc-Antoine Jullien, auteur d'un *Essai sur l'emploi du temps, ou Méthode qui a pour objet de bien régler sa vie, premier moyen d'être heureux*, qui connut plusieurs éditions entre 1808 et 1829. Cet ouvrage, qu'Amiel cite volontiers³³, offre un véritable système de « comptabilité morale »³⁴ à destination des jeunes gens et promeut le recours systématique au journal (ou à l'« agenda ») pour se discipliner et améliorer sa vie quotidienne. Sa notoriété en dit long sur cette époque où fleurissent de nombreux projets d'éducation morale sur le modèle gestionnaire en vigueur dans le commerce et l'industrie. Amiel attache une grande importance à ce genre de programmes pédagogiques. La discipline qu'il s'inflige pour parvenir à produire une œuvre trouve sa raison d'être dans un contexte où l'on s'inquiète du rendement du temps et notamment de cette unité de mesure économique qu'est la journée de travail³⁵. La plupart des activités de l'écrivain sont fréquemment décrites et soupesées. Elles donnent lieu à un examen minutieux des heures dévolues à telle ou telle tâche, mais encore au décompte des heures perdues à ne pas travailler. Ainsi se manifeste chez lui ce que Boltanski a justement nommé une « disposition au calcul » – à savoir « une tendance à rationaliser les moindres conduites quotidiennes (notamment par le

32. Voir M. Braud, *La forme des jours*, p. 116-121, et Amen, « Une folle liberté que je dois maîtriser pour me dire ».

33. Par exemple le 14 février 1840, t. 1, p. 142 et le 29 janvier 1854, t. 2, p. 738.

34. L'expression « comptabilité morale » (en allemand : *sittliche Buchführung*) apparaît sous la plume de M. Weber (dans *L'éthique protestante ou l'esprit du capitalisme*, p. 144) pour désigner des pratiques puritaines comme les tableaux statistiques des vertus ou le journal religieux (*religiöse Tagebuch*). Elle a été récemment conceptualisée par H. Maas pour étudier les dispositifs économiques conçus en vue d'une rationalisation morale des conduites de vie. Voir bibliographie.

35. Sur ce point, voir J. Starobinski, « L'ordre du jour », p. 116-124.

moyen de l'« examen de conscience » effectué régulièrement et par écrit), à économiser, à conserver, à accumuler, à *épargner*»³⁶ –, dans laquelle on pourrait aisément déceler un héritage familial (le père d'Amiel était négociant). Ce souci de l'ordre comptable nous intéresse ici, car il conduit l'auteur à idéaliser l'effort d'organisation du travail intellectuel, parfois jusqu'à l'exaltation :

J'ai été frappé de l'importance de l'*Ordre*, ce multiplicateur de l'espace et du temps, cet élément de clarté, de contentement, cet appui de la mémoire. – Il soulage des préoccupations et donne liberté d'allure. Il est un avantage moral. – Ce qui m'a toujours arrêté dans mes projets de travaux, de journal régulier, de lectures, c'est le sentiment de la confusion, le manque régulier de classement, l'organisation de ma vie et de ses produits³⁷.

Se mettre au travail revient donc à se soumettre à un « Ordre » absolu dans le but de tirer profit de son quotidien. En nouant un contrat avec soi-même, il s'agit pour Amiel de pallier le risque de l'oisiveté, mais surtout d'éviter des dépenses d'heures inutiles :

Oh ! l'ordre ! l'ordre matériel, l'ordre intellectuel, l'ordre moral ! quel soulagement et quelle force, et quelle économie³⁸ !

De telles professions de foi reviennent souvent dans le journal, mais elles ne suffisent évidemment pas pour prendre effet ; peinant à trouver un rythme de travail satisfaisant, l'écrivain doit en plus se tourner vers son entourage pour nourrir son fantasme d'un emploi optimal du temps. Un de ses principaux modèles de réussite dans ce domaine est son ami Marc Monnier, en qui il perçoit l'incarnation de « cet ordre parfait, où rien ne cloche, ne traîne, n'est omis ni bredouillé » :

Le chronomètre qui est dans son cabinet de travail règle ses jours et ses heures avec une imperturbable précision, et sa pensée est ordonnée comme son travail, comme son talent, comme ses habitudes³⁹.

36. L. Boltanski, « Pouvoir et impuissance », p. 95.

37. *JJ*, 12 mai 1847, t. I, p. 250.

38. *JJ*, 27 janvier 1860, t. III, p. 862.

39. *JJ*, 2 janvier 1866, t. VI, p. 111.

Atteindre cet ordre rêvé nécessite un ensemble de contraintes auxquelles il faut se résigner, notamment celle de « soumettre ses semaines à une comptabilité exigeante »⁴⁰. C'est que les ambitions intellectuelles d'Amiel demandent un regard scrupuleux sur le travail quotidien. Dès la fin de sa scolarité, le diariste échafaude des « plans de travail » avec l'objectif utopique d'augmenter ses connaissances scientifiques et sa maîtrise des langues. Ainsi en va-t-il des résolutions pour s'astreindre à un régime strict dans la perspective de ses examens⁴¹, ou des programmes de ses journées segmentés à l'excès, dans lesquels chaque quart d'heure est voué à une tâche définie⁴².

Ces plans de travail visant à garantir une certaine régularité dans les tâches érudites peuvent aujourd'hui faire penser aux *to-do lists* qui prolifèrent dans les discours du management, voire aux applications de *coaching* censées optimiser la productivité des personnes qui y recourent dans l'espoir de « gagner du temps ». À cet égard, il n'est pas saugrenu de se représenter le journal d'Amiel comme le signe avant-coureur de cette administration de soi à laquelle nous a habitués le « nouvel esprit du capitalisme » (pour parler comme Boltanski et Chiapello). Pour progresser dans ses travaux et sa carrière, l'auteur oscille entre la gestion difficile de son temps et la crainte de ne pas en faire assez. À mesure qu'il s'implique moralement dans l'organisation de son travail, il adopte la logique rétrospective du bilan administratif. Au fil de ses cahiers, s'élaborent ainsi de véritables registres des activités effectuées ou, au contraire, négligées : « Qu'as-tu fait de ta journée ? »⁴³ ; « Qu'as-tu fait de cette dernière dizaine d'années ? »⁴⁴ ; « Qu'as-tu fait de ta vie ? »⁴⁵. De mois en mois, d'année en année, ses notes prennent la forme de « revues » qui sont à chaque fois l'occasion de nouveaux examens de conscience et de nouvelles résolutions. Que l'on songe à la « Revue du mois de Novembre » en 1851⁴⁶, à la « Revue de l'année 1854 »⁴⁷, ou encore à celle de l'année 1856, où Amiel, au lendemain d'un nouvel an passé en compagnie des siens, déclare :

40. *Ibid.*

41. *Jl*, 24 juin 1839, t. I, p. 115.

42. *Jl*, 30 octobre 1840, t. I, p. 177.

43. *Jl*, 24 juin 1848, t. I, p. 288.

44. *Jl*, 26 septembre 1861, t. IV, p. 332.

45. *Jl*, 25 décembre 1854, t. II, p. 949.

46. *Jl*, 1^{er} décembre 1851, t. I, p. 1122.

47. *Jl*, 13 janvier 1855, t. II, p. 959.

Le tumulte de l'ouverture est passé. La journée d'hier a été donnée à la famille, à l'intimité et à l'espérance. Maintenant c'est l'heure de faire ses comptes et de ceindre ses reins pour un nouveau départ⁴⁸.

Sans surprise, ce souci frénétique de la rentabilité du temps écoulé ne disparaît pas au sujet du temps libre: « Quel est le résultat net de mes vacances? »⁴⁹.

Or le drame d'Amiel réside dans la profonde discontinuité du temps dont il dispose pour réaliser l'ensemble de ses projets. Son travail intellectuel, parce qu'il se veut rigoureux, requiert un rythme particulier, difficilement conciliable avec les aléas du quotidien. Il engendre très tôt l'oubli de la fatigue corporelle, mais celle-ci sait ponctuellement imposer ses propres règles, poussant l'auteur à envisager de nouveaux modes d'organisation, mieux adaptés à ses occupations variées:

Santé et Habitudes. Je comptais me lever de bonne heure, je ne l'ai pas pu; mes yeux fatigués, le froid inconfortable de la chambre avant jour, m'en ont empêché. Ma vue souffre et je n'en ai pas assez soin; mais comment se tirer de l'impasse: travail du soir ou travail du matin, quand le premier fatigue les yeux pour la suite et le second sur l'heure. [...] La solution, c'est un compromis: partage du temps entre le prévu et l'imprévu, entre le travail prédéterminé et le travail de franche volonté, entre l'esprit de suite et l'esprit de digression, entre la réglementation despotique du mois et l'anarchie des tentations quotidiennes⁵⁰.

Cet idéal d'une planification équilibrée entre un réglage strict du temps de travail et des plages horaires dévolues à une activité intellectuelle plus souple ne verra hélas jamais le jour. L'organisation du quotidien est un labeur en soi, qui conduit parfois à tourner à vide, dans une sorte de circularité des activités gestionnaires: « Employé ma matinée à organiser l'emploi de mon temps »⁵¹. C'est pourquoi, dès les années 1860, après plus de deux décennies de projets peu fructueux, Amiel en vient enfin à

48. *Jl*, 2 janvier 1857, t. III, p. 258.

49. *Jl*, 27 octobre 1851, t. I, p. 1079.

50. *Jl*, 18 novembre 1851, t. I, p. 1105.

51. *Jl*, 8 novembre 1851, t. I, p. 1093.

prendre acte de l'incompatibilité de ses plans de travail avec le déroulement effectif de ses journées :

Mes journées sont des unités hétérogènes qui habituellement ne s'allient et ne s'additionnent point. Je n'en fais un collier qu'en les perçant d'un fil, et ce fil, c'est l'enregistrement quotidien au journal. Mon année et mon mois, ma semaine même n'ont pas d'unité, ne font pas masse, corps, ensemble, ne représentent pas un tout⁵².

Le diariste a beau jeu de s'adresser des directions de conduite et des plans de travail, rien n'y fait : son perpétuel « calcul du temps »⁵³ ne parvient pas à résorber le désordre des jours dans leur accumulation, comme le signale la métaphore du collier de perles ci-dessus. Ce constat d'échec, loin d'être minimisé, devient au contraire le cœur de nouvelles préoccupations. Une part importante du journal est en effet consacrée à l'analyse de ce détournement de l'organisation du travail, que l'auteur nomme tour à tour « procrastination », « ajournement », « atermoïement », « indétermination », « impuissance », au point d'en faire une figure quasi allégorique : « Le vieil ennemi Ajournement me joue encore de ses tours »⁵⁴. L'identification de cette figure – fortement pathologisée dans le journal – s'accompagne d'une angoisse face à la faillite de l'existence sur les trois plans économique, matrimonial et intellectuel. Il suffit pour s'en convaincre de lire les notes où Amiel aborde ce qu'il nomme la « question d'argent » : la précarité financière et le célibat y sont systématiquement présentés comme les deux principales raisons de l'insuccès littéraire. S'inquiétant des conséquences néfastes de ses dépenses (ses « saignées pécuniaires ») sur ses projets littéraires et savants, l'écrivain déplore par exemple les effets moraux des « pertes d'argent » sur celui qui ne peut jouir d'une dot⁵⁵. Ailleurs, s'indignant de ses « pauvres » conditions salariales à l'Académie de Genève, il affirme payer le prix de son « indépendance »,

52. *JJ*, 21 novembre 1864, t. V, p. 704.

53. Cette expression revient très souvent dans le *Journal intime*, des premiers aux derniers cahiers : voir par exemple les notes du 7 avril 1858, t. III, p. 492 et du 21 mai 1880, t. XII, p. 454.

54. *JJ*, 22 mai 1869, t. VII, p. 775.

55. *JJ*, 14 janvier 1866, t. VI, p. 138.

car, contrairement à d'autres professeurs, il n'a pas compensé son absence de richesse personnelle par un « mariage d'argent »⁵⁶.

Ces considérations sur les conditions matérielles du travail intellectuel aboutissent à une estimation comparée du temps de travail d'autres écrivains. Face à « ceux qui produisent et qui comptent, travaillent *tous les jours* régulièrement une somme fixe d'heures à leur œuvre essentielle », Amiel regrette sa propension à l'« émiettement » et à la « dispersion »⁵⁷, deux autres fléaux quotidiens qui l'empêchent de devenir aussi prolifique que des auteurs célèbres :

Goethe travaillait de 7 heures matin à 2 heures soir chaque jour, dans son cabinet. Lamartine de 6 heures à 1 heure. Walter Scott, huit heures. – Mon jeune ami Marc Monnier qui est un producteur, écrit de 6 heures du matin à 1 ou 2 heures. Il est donc dans la grande tradition. Goethe se couchait invariablement à 10 heures, et dormait donc le tiers de sa journée. Je crois que Quinet et Michelet font de même. – Comment font tous ces hommes pour maintenir libres les heures du grand travail ? Ils ont quelqu'un pour défendre leur porte, pour soigner leur santé et pour les dispenser de la lutte contre l'ignoble⁵⁸.

On pourrait ainsi montrer comment le journal, d'instrument de rationalisation du travail, se transforme peu à peu en un vaste registre du temps mal employé ou, pour le dire encore avec les mots du diariste, du « désœuvrement affairé »⁵⁹. Les derniers cahiers sont en effet traversés par le démon du désordre, dont Amiel se sent assailli jusque dans ses facultés intellectuelles⁶⁰. L'ordre comptable devient, à force d'atermoiements et de renoncements, la mauvaise conscience de l'écrivain et le révélateur de ses défaillances. Il trahit son abandon devant l'espoir d'une amélioration, voire d'un rachat, et le conduit finalement à relire

56. *Jl*, 27 novembre 1869, t. VII, p. 1118. Symboliquement, le célibataire est pour Amiel (mais l'idée est très répandue parmi ses contemporains) un homme inaccompli qui mène une existence aride et vide. Le mariage est un but existentiel, mais surtout une nécessité sociale, puisqu'il promet l'obtention d'une dot.

57. *Jl*, 28 novembre 1869, t. VII, p. 1120.

58. *Ibid.*, p. 1121.

59. *Jl*, 22 avril 1867, t. VI, p. 839.

60. *Jl*, 26 août 1875, t. X, p. 444.

son passé laborieux sous le signe de l'incompétence : « tu n'as jamais eu la bonne méthode »⁶¹.

La valeur du « travail intérieur »

Ce qui se détériore au fil du journal d'Amiel, ce n'est donc pas seulement l'organisation des tâches quotidiennes, c'est l'ensemble de la rationalité morale et économique qui préside à la réalisation de la vocation. L'incapacité de l'écrivain à suivre un plan de travail a pour corollaire le gaspillage de la vie de l'esprit. Au cœur de ses préoccupations réside la crainte de ne laisser aucune « œuvre », c'est-à-dire aucun produit intellectuel durable. Plusieurs notes témoignent des doutes qui s'emparent de lui lorsqu'il se met à songer à l'indigence de son labeur, ou pire, quand il considère que ce labeur n'a jamais été qu'un fantasme vain. Outre les vertiges introspectifs dont elles rendent compte, ces notes invitent finalement à interroger la valeur qu'Amiel accorde à l'écriture de soi au sein de ses activités laborieuses. Dans quel sens, au juste, son journal peut-il être considéré comme le produit d'un travail, voire comme une œuvre à part entière ?

L'écriture du journal est pour Amiel une pratique ambivalente. Dès les premiers cahiers, elle apparaît comme une technique d'enregistrement qui permet de garder la trace des pensées et des occupations, aussi fugaces et minimes soient-elles. Le diariste y accumule des résumés de ses conversations avec ses amis, ses collègues et ses parents, et il y conserve tout ce qui peut attester de son activité littéraire et savante, en particulier ses notes de « lectures sérieuses »⁶² dont il dresse le bilan au terme de ses journées de travail. Mais il arrive aussi qu'il perçoive son usage du journal comme une manière de se détourner des tâches productives et, en dernière analyse, de l'accomplissement de l'« œuvre ». C'est, en substance, ce qu'il affirme dans plusieurs remarques au cours des années 1860 et 1870 : si les cahiers constituent bien une mémoire vive des jours écoulés, ils ne forment guère plus qu'un « fantôme d'activité intellectuelle »⁶³, un

61. *JJ*, 11 août 1878, t. XI, p. 621.

62. *JJ*, 8 octobre 1840, t. I, p. 155.

63. *JJ*, 4 juillet 77, t. XI, p. 129.

« pis-aller » dont les « pages vaines » diffèrent par bien des aspects d'une « œuvre substantielle »⁶⁴, à savoir un ouvrage ordonné et cohérent.

Cependant, il convient de rappeler qu'Amiel n'a de loin pas toujours conçu ses cahiers comme des objets sans qualité. Il y a au contraire puisé de nombreuses idées qu'il a, par la suite, récupérées dans d'autres textes et contextes, à commencer par ses enseignements. De fait, parmi les quelques articles et ouvrages publiés de son vivant figurent plusieurs extraits de son journal, lesquels parurent sous forme de pensées et de maximes dans la série d'articles « À bâtons rompus », publiée entre 1851 et 1853 dans la *Revue suisse*, puis dans le recueil *Grains de mil* en 1854, dont le titre métaphorique assimile (sur un motif virgilien rebattu) l'activité littéraire et l'activité agricole. Ces différents extraits prouvent que le journal ne constitue pas uniquement pour Amiel un exutoire destiné à accueillir ses pensées décousues et ses expériences inavouables, mais aussi un objet dont le contenu est susceptible d'être repris ultérieurement, du moins en partie. Bref : un matériau dont l'écrivain, tout compte fait, ne néglige pas l'intérêt potentiel, surtout lorsqu'il s'agit de capitaliser sur le temps perdu⁶⁵.

À plus forte raison, à partir des années 1860, Amiel s'interroge de plus en plus sur les usages possibles de ses cahiers, comme s'il envisageait progressivement, mais sans entièrement y croire, leur éventuelle publication posthume :

Quelqu'un tirera-t-il jamais de ce Journal un volume utile au prochain ? C'est douteux. Le héros est si peu intéressant et le *decrecendo* spirituel est si manifeste ! Quels *Grains de Mil* extraire de ce fatras de complaints et de ce répertoire des jours mal employés⁶⁶ ?

De tels questionnements coïncident avec la découverte enthousiaste d'autres journaux d'écrivains, en particulier le *Journal* d'Eugénie de Guérin, dont la première édition paraît en 1862. Ce journal, qui jouit

64. *Jl*, 20 septembre 1864, t. V, p. 572 sq. Voir aussi les notes du 29 janvier 1872, t. VIII, p. 1227 et du 4 juillet 1877, t. XI, p. 129.

65. Amiel partage à cet égard un point commun avec un autre diariste célèbre du XIX^e siècle, Ralph Waldo Emerson, dont le journal est cité en exergue. S'il ne connaît pas ce journal, il demeure en revanche, comme plusieurs de ses contemporains, familier des essais d'Emerson, dont les premières traductions françaises remontent aux années 1850.

66. *Jl*, 19 septembre 1864, t. V, p. 566.

alors d'une réception importante (quinze éditions en moins de trois ans), devient rapidement pour Amiel un modèle du genre, devant les journaux de Lavater, de Maine de Biran et de Maurice de Guérin⁶⁷. Il l'incite en outre, par un geste réflexif, à mesurer la valeur de ses propres cahiers :

Pour quelle raison continuer ce journal ? parce que je suis seul. C'est mon dialogue, ma société, mon compagnon, mon confident. C'est aussi ma consolation, ma mémoire, mon souffre-douleur, mon écho, le réservoir de mes expériences intimes, mon itinéraire psychologique, ma protection contre la rouille de la pensée, mon prétexte à vivre, presque la seule chose utile que je puisse laisser après moi [...] ⁶⁸.

À mesure que s'émeussent les aspirations d'Amiel et, avec elles, ce qui faisait le cœur de sa vocation, le journal devient pour lui la dernière ressource pour entretenir la mémoire de son existence consacrée à des travaux inachevés. Il n'est plus seulement le dépôt de souffrances individuelles, mais la raison d'espérer obtenir, un jour, une « considération publique »⁶⁹. Si bien que, quelques semaines avant sa mort, au lendemain d'un événement pour lui dramatique (une de ses sœurs lui annonce qu'elle a détruit une partie de ses lettres), Amiel exprimera le vœu de conserver l'ensemble de ses écrits intimes : « ce qui a pour moi le plus de prix, je veux dire ma pensée, mon âme, le fruit spirituel et moral de mon existence, mon travail intérieur ». Ses remarques sur l'importance inestimable de son journal s'accompagnent d'une ultime réflexion sur le legs de ses cahiers : « remettons à d'autres mains ce qui a une valeur morale, intellectuelle ou littéraire, les capitaux invisibles »⁷⁰.

Le « travail intérieur » que représente ici le journal ne se réduit pas pour Amiel à une activité productive de biens matériels, mais s'apparente à un enfantement qui englobe l'existence tout entière, personnelle et intime, au point d'apparaître comme le principal patrimoine de l'écrivain, la pièce maîtresse de ses « capitaux invisibles ». À défaut de donner lieu à une œuvre composée et achevée, il peut en définitive être perçu comme une « œuvre-travail », pour reprendre une notion développée par Anne Collinot, à savoir « la somme d'efforts sans cesse réitérés pour

67. *Ibid.*, p. 565.

68. *Jl*, 20 septembre 1864, t. V, p. 572.

69. *Jl*, 28 août 1875, t. X, p. 447.

70. *Jl*, 30 mars 1881, t. XII, p. 928.

maîtriser le temps et ne pas s'écarter de la tâche assignée, dont le poids appelle autant la discipline que le sacrifice»⁷¹. Non pas l'incarnation aboutie d'un esprit d'exception, donc, mais l'expression tâtonnante d'un individu pour qui la pratique littéraire et savante n'est jamais allée de soi. C'est bien d'un investissement acharné dans la vie intellectuelle, d'une persévérance inquiète dans l'accomplissement des tâches quotidiennes, que rendent compte, jour après jour, page après page, ces nombreux cahiers.

Une figure de l'écrivain au travail

Amiel n'est pas entré dans la mémoire littéraire par les quelques écrits publiés de son vivant, mais par l'édition posthume de son journal. Celui-ci témoigne des idées et des efforts déployés dans l'accomplissement de projets restés, pour la plupart, lettre morte. Il s'offre, de ce fait, comme un cas singulier pour étudier le rapport ambigu de l'écrivain au travail intellectuel, ou du moins la conception morale et économique qu'il s'en fait. On l'a vu, le vocabulaire comptable innerve le journal de part en part. C'est même là un de ses paradoxes les plus saillants : alors qu'Amiel s'inscrit en faux contre les valeurs du commerce incarnées par sa famille – il ne manque jamais l'occasion de souligner son « aversion contre l'utilitarisme égoïste et bas »⁷² ou de se gausser de la « sécheresse laconique »⁷³ des négociants –, il en adopte volontiers la phraséologie à son propre compte, en plaçant par exemple ses travaux et sa vie sous le signe de la dette. Ce motif de la dette occupe une place de plus en plus importante dans les derniers cahiers et devient la métaphore privilégiée pour décrire le rapport à soi et à la trajectoire professionnelle.

Pour prolonger la réflexion sur la représentation et l'expérience du travail chez Amiel, il conviendrait ainsi d'envisager son journal comme un objet où se croisent les enjeux à la fois intimes et sociaux de la construction de soi comme écrivain, au-delà de l'univers psychique de l'auteur⁷⁴.

71. A. Collinot, « Entre vie et œuvre scientifiques », p. 581. Je remercie Éléonore Devevey d'avoir attiré mon attention sur ce texte.

72. *Jl*, 14 avril 1874, t. IX, p. 1180.

73. *Jl*, 9 avril 1874, t. IX, p. 1175.

74. On pense bien sûr ici aux travaux de B. Lahire, notamment aux réflexions développées dans *La condition littéraire*.

Bien qu'il présente son travail quotidien comme un engagement absolu et désintéressé dans la vie intellectuelle, Amiel commente souvent la position inconfortable qu'il occupe face à d'autres écrivains genevois et parisiens (Marc Monnier, Joseph-Marc Hornung, Edmond Schérer, etc.), dont il est parfois difficile de savoir s'ils sont à ses yeux des amis ou des concurrents. Il s'exprime volontiers sur ses implications au sein de revues et de sociétés diverses, ainsi que sur l'évolution de sa carrière de professeur à Genève, jusqu'à son élection comme doyen de la Faculté des Sciences et des Lettres en 1867. Il n'est pas rare, enfin, qu'il fasse état de ses tourments face à son image publique et qu'il s'inquiète de sa propre postérité⁷⁵. À la fin de sa vie, rongé par la maladie et constatant avec amertume la réussite de plusieurs savants de renom – au premier rang desquels figure Ernest Renan –, il songera encore à cette identité d'écrivain qu'il aurait souhaité atteindre pour obtenir une reconnaissance :

[Si] je désirais quelque chose, ce serait d'être un écrivain, un grand écrivain. Laisser un monument *aere perennius*, un ouvrage indestructible, qui fasse penser, sentir, rêver, à travers une suite de générations, cette gloire serait la seule qui me ferait envie, si je n'étais sevré même de cette envie. Le livre serait mon ambition, si l'ambition n'était vanité, et vanité des vanités⁷⁶.

Un tel souci de l'existence posthume sous-tend la plupart des réflexions sur le don de soi dans le travail (en vaut-il vraiment la peine ou n'est-il que vanité?). Il renseigne aussi sur les modèles littéraires, savants et religieux (l'Écclésiaste) face auxquels Amiel pense sa situation et ses aspirations. Le parcours proposé dans les pages qui précèdent aura ainsi permis de mesurer l'importance du journal dans la mise en œuvre – voire la mise en scène – de soi comme homme de lettres. Au lieu d'un diagnostic psychopathologique sur les tergiversations du diariste, l'analyse de son rapport au travail intellectuel ouvre des perspectives sur un contexte où le quotidien des pratiques littéraires et savantes fait l'objet d'un intérêt nouveau.

Jacob LACHAT
Université de Lausanne

75. *Jl*, 27 mai 1874, t. IX, p. 1225.

76. *Jl*, 30 juillet 1877, t. XI, p. 175.

BIBLIOGRAPHIE

Textes

- AMIEL, Henri-Frédéric, *Journal intime*, éd. établie par B. Gagnebin et Ph. M. Monnier, annotée par Ph. M. Monnier et A. Cottier-Duperrex avec une préface de G. Poulet, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1976-1994, 12 vol.
- , *Grains de mil, poésies et pensées*, Genève, Joël Cherbuliez, 1854.
- , *Il Penseroso, poésies-maximes*, Genève, J. Kessmann, 1858.
- , *La Part du rêve, nouvelles poésies*, Genève, Joël Cherbuliez, 1863.
- , *Jour à jour, poésies intimes*, Paris, Fischbacher, 1880.
- FICHTE, Johann Gottlieb, *La Destination du savant et de l'homme de lettres*, trad. M. Nicolas, Paris, Ladrance, 1838.
- GUÉRIN, Eugénie de, *Journal et lettres, publiés avec l'assentiment de sa famille par G. S. Trébutien*, Paris, Didier, 1862.
- JULLIEN, Marc-Antoine, *Essai sur l'emploi du temps ou Méthode qui a pour objet de bien régler sa vie, premier moyen d'être heureux, destinée spécialement à l'usage des jeunes gens*, Paris, Dondey-Dupré, 1824 [1808], 3^e éd.

Travaux

- AMEN, Philippe, «Amiel, le paradoxe du journal intime», *Europe*, 693 (1987), p. 187-189.
- , «Les métamorphoses d'Amiel», *La Licorne*, 16 (1989), en ligne : <https://licorne.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=6442>.
- , «Henri-Frédéric Amiel», *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, Zoé, 2015 [1997], p. 477-487.

- , « Une folle liberté que je dois maîtriser pour me dire: endochronies du journal intime », *Polysèmes*, 17 (2017), en ligne : <https://journals.openedition.org/polysemes/2011#tocto1n2>.
- BOLTANSKI, Luc, « Pouvoir et impuissance: projet intellectuel et sexualité dans le *Journal d'Amiel* », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5-6 (1975), p. 80-108.
- BOLTANSKI, Luc, CHIAPELLO, Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.
- BRAUD, Michel, « L'extase, la mélancolie et le quotidien dans le Journal intime d'Amiel », *Modernités*, 16 (2002), p. 111-120.
- , « Le diariste solitaire », *Modernités*, 19 (2003), p. 167-175.
- , *La forme des jours. Pour une poétique du journal personnel*, Paris, Le Seuil, 2006.
- CASTEL, Pierre-Henri, « Amiel, ou la métamorphose de l'obsédé », *Études de Lettres*, 258 (2001/2), p. 121-149.
- COLLINOT, Anne, « Entre vie et œuvre scientifiques: le chaînon manquant », *Critique*, 781-782 (2012), p. 576-587.
- FOTHERGILL, Robert A., *Private Chronicles. A Study of English Diaries*, London, Oxford University Press, 1974.
- FOUCAULT Michel, « Les techniques de soi » [1988], in *Dits et écrits*, t. II, Paris, Gallimard, 2001, p. 1602-1632.
- LAHIRE, Bernard, *La condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006.
- LEJEUNE, Philippe, *Aux origines du journal personnel. France, 1750-1815*, Paris, H. Champion, 2016.
- LÊ, Linda, « La formule de l'aboulie », *Critique*, 576 (1995).
- LE LANNOU, Jean-Michel, « La phénoménologie d'Amiel », *Critique*, mai 1995.
- MAAS, Harro, « Monitoring the Self: François-Marc-Louis Naville and his Moral Tables », *History of Science*, 58/2 (2020), p. 117-141.
- , « True Grid: Three Case Studies of Moral Accounting », *East Asian Science, Technology and Society*, 14/2 (2020), p. 309-330.
- MAGGETTI, Daniel, *L'invention de la littérature romande, 1830-1910*, Lausanne, Payot, 1995.
- MARX, William, *Vie du lettré*, Paris, Éditions de Minuit, « Paradoxe », 2009.
- PACHET, Pierre, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Paris, Le Bruit du temps, 2015 [1990].

- POULET, Georges, *Les métamorphoses du cercle*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1979 [1961], p. 327-383.
- , *Mesure de l'instant*, dans *Études sur le temps humain*, t. IV, Paris, Pocket, 1990 [1964], p. 287-297.
- , *Entre moi et moi : essais critiques sur la conscience de soi*, Paris, José Corti, 1977, p. 41-93.
- ROCHE, Daniel, « L'intellectuel au travail », *Annales ESC*, 3 (1982), p. 465-480.
- ROUSSET, Jean, J. Rousset, « Un texte sans destinataire? », *Poétique*, 56 (1983), p. 435-443.
- SCHLANGER, Judith, *La Vocation*, Paris, Le Seuil, 1997.
- STAROBINSKI Jean, « L'ordre du jour », *Le Temps de la réflexion*, 4 (1983), p. 101-125.
- TABET, Emmanuelle, *Méditer plume en main. Journal intime et expérience spirituelle*, Paris, Classiques Garnier, 2021.
- TRIPET, Arnaud, *Amiel ou les jours de Dieu*, Genève, Labor et Fidès, 2001.
- WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 2003 [1904-1905].

